



Anne Pacey : « La musique birmane est plus vivante »

Vienne En concert le 28 mars dans le cadre de Jazz à Vienne et du festival Les Détours de Babel

Clément BERTHET

Rencontre avec la batteuse Anne Pacey qui se produira jeudi 28 mars au Manège dans le cadre de la saison de Jazz à Vienne et du festival Les Détours de Babel.

Pour ce concert viennois, Anne Pacey sera entourée de cinq musiciens birmans et de cinq musiciens français pour une création inspirée par les contes et légendes de Birmanie.

Comment s'est faite la rencontre avec les musiciens birmans ?

«La vie m'a amenée à jouer en Birmanie six fois d'affilée. La première fois, c'était en 2010 alors que je remplaçais le batteur d'un groupe. À chaque fois je jouais avec des musiciens de l'orchestre de Heint Tint. C'était la découverte d'une musique que je ne connaissais pas du tout. Dès que je revenais de ces voyages, j'écrivais de la musique. Il y a trois ans, je me suis dit qu'il fallait que je fasse une création officielle.»

Comment se compose cette création ?

«Ce sont mes compositions qui sont inspirées des fables et contes du Myanmar. Il y a donc des musiques originales mais également quelques morceaux de Heint Tint et d'autres du répertoire traditionnel birman.»

Qu'est-ce qui vous a plu dans ces contes et légendes ?

«C'est la nature qui est très présente avec une conscience de l'univers qui nous entoure, le soleil, la lune, les animaux, les éléments. Je suis Parisienne et on est parfois déconnecté de l'environnement. Grâce à la musique

birmane, on ferme les yeux et on se retrouve en pleine nature. C'est très poétique.»

La musique birmane est très différente de la musique européenne ?

«C'est très différent. La première fois que j'ai joué avec les musiciens birmans, j'ai eu l'impression que je devais désapprendre ce que je savais. En Occident, on est dans un univers qui déshumanise avec une musique qui devient de plus en plus électronique et une recherche au tempo absolu, déconnectée de la vie, de l'humain, de ce qui nous entoure. La musique birmane est plus vivante et c'est la mélodie qui la dirige.»

Vous avez donc dû jouer différemment à la batterie ?

«Il y a des rythmes propres à leur musique que j'ai adaptée dans mes morceaux en m'obligeant à suivre l'ensemble de percussions. Il y a également des instruments qu'en Occident on n'a jamais vus.»

Entre vous, il y a dû y avoir beaucoup d'écoute pour comprendre les univers de chacun ?

«La base de tout le projet c'est l'humain. On a pris le temps. On s'est vu régulièrement depuis six ans. Ils ne parlent pas anglais et je ne parle pas birman. Le langage a été la musique en chantant. Autant pour eux que pour nous, ce fut un grand travail pour aller vers l'autre et essayer de comprendre une autre manière de penser.»

Le jeudi 28 mars à 20h30 au Manège à Vienne. De 15 à 20 euros. www.jazzavienne.com